

Pierre-Antoine PONTOIZEAU  
*Eurogroup Consulting*

## **Le discours scientifique sur les discours publics et les êtres du langage**

**Abstract:** The scientific speech on the public speech is also a public speech. But scientific language often removes authorial voice to achieve the appearance of a neutral description of reality. We suggest describing various *modes of being* of language according to their characteristic figures of judgment and their relationship to truth. This map of language's modes of being reveals the relationship that authors develop with their own speech. Three examples: Locke, Comte and Bakounine illustrate this display of *the beings of the language* and their anthropology. Then, the study of the scientific speech shows that it denies the other beings of language and employs heavily technical neologisms, abstract terms and impersonal writing in order to seem neutral and universal. In the absence of (self-)criticism, a rather totalitarian speech emerges when these methods are employed systematically. Author's freedom of thought is related to the knowledge of language's modes of being and their implicit anthropology.

**Keywords:** speech, public, scientist, being, language.

Si le discours public contemporain qualifie l'ensemble des discours partagés dans nos sociétés au titre des relations interpersonnelles et institutionnelles, il existe alors une pluralité de langages liée à la variété de ces relations. En ce sens, le discours public ne se confondrait pas avec le seul discours politique. Ce dernier serait d'ailleurs plus le résultat d'un accord antérieur exprimé en d'autres langages que celui même du rhéteur qui s'exerce du fait de croyances ou de vérités partagées et d'une entente quant aux règles du jeu fixant les rites politiques. C'est la raison pour laquelle nous faisons l'hypothèse que le discours public n'est en rien homogène et univoque. Il est fait d'êtres du langage qui sont autant

d'expressions de la pluralité effective et irréductible des témoignages d'auteurs ou de communautés humaines partageant une vision d'eux-mêmes et de leur destinée dans leurs pratiques publiques du langage. Nous les appellerons ici leur anthropologie.

Commençons par décrire les caractéristiques de ces langages. Ils combinent des figures de jugement: adéquation, cohérence et adhésion et des valeurs de production de la vérité : démonstration, argumentation et réfutation que nous allons présenter. Elles montreront que le discours public est pluriel. De cette pluralité des êtres du langage s'induit alors une question quant au discours scientifique. En effet, il est tout à la fois un de ces êtres du langage et une tentative de s'en extraire pour être l'expression d'un reflet édifiant et structurant des discours publics en poursuivant ses propres fins : explication, modélisation, instrumentalisation ou éducation. Du fait des ambitions sous-jacentes de cette science des discours publics, interrogeons ce discours scientifique qui interagit avec les discours publics en contribuant à les structurer ou les faire évoluer. Producteur de modèles à propos des discours publics en termes d'outils de codification: rhétorique, logique, il fabrique des langages symboliques qui sont une syntaxe générale des langues ordinaires. Mais ce discours scientifique n'est pas neutre. Il a son anthropologie particulière dont il ne saurait se séparer et il est un des êtres du langage parmi d'autres.

### **1. Le discours public est pluriel**

Peut-il s'étudier comme s'il demeurerait constant dans ses usages, ses mots, sa syntaxe, sa sémantique, ses intentions, ses logiques? Est-il un objet d'étude dont l'examen se ferait sans prendre en compte la pluralité qui résulte des êtres du langage? En effet, le discours ne commence-t-il pas quand se détermine une stratégie du langage qui va bien au-delà du simple stratagème de communication? Que, par exemple, le politique procède par démonstration quand il a lui-même foi en une raison qui contraindra du fait de l'exactitude et de la cohérence de ses affirmations et celui-ci participe d'une société où l'art de la rhétorique a sa place. Que le juge atteste d'une vérité par la description adéquate des réalités lors d'un jugement procède de l'exigence de l'adéquation où les mots disent des choses qui sont ou ont été pour tous sans contradiction et au profit de la définition de la responsabilité. Enfin, que le révolutionnaire entreprenne une démarche de dénégation dont le but est de mettre en mouvement les opinions et de pousser à l'action militante ou violente et son discours

procède d'un usage de la négation subversive et dialectique, bien irréductible aux deux cas précédents.

Mais qu'est-ce qu'un être du langage? Dire du langage qu'il décrit le réel qui lui est extérieur ou dire qu'il est le réel ou encore médiateur d'un autre monde à créer, c'est adopter des figures de jugements et des valeurs de vérité indiquées précédemment et qui sont constitutives de ces êtres du langage. C'est pourquoi nous exposerons ces dimensions des figures de jugement et des valeurs de vérité pour comprendre la carte des régimes de vérité des êtres du langage avant de saisir les anthropologies qui les caractérisent.

## 2. Les figures de jugement

L'élaboration du jugement dépend d'une conception du rapport que l'auteur ou une communauté entretiennent avec le langage et à ce qui est en dehors du langage. En synthèse des travaux des principaux logiciens<sup>1</sup>, trois figures de jugement rendent compte de trois pratiques du langage.

### *Première figure: l'adéquation et la théorie de la correspondance*

Le langage ordinaire entretient une relation aux objets puisqu'il interagit avec les choses et les actions qui font la vie quotidienne de tout à chacun. Cette logique naturelle l'accompagne et lui prête un pouvoir de jugement. Il tient à sa capacité de rendre compte des choses. Il a foi en l'adéquation des mots aux choses qui sont décrites et nommées pour ce qu'elles sont. De même, l'interlocution se fait entre des êtres de chairs qui vivent, perçoivent et ressentent en convenant des choses et des êtres avec le concours du langage sans que celui-ci ne soit une fin en soi.

L'adéquation aux choses exprime la théorie de la correspondance qui précise avec exactitude les termes et les choses en évitant la confusion. Et ce jugement opère en dépassant la simple autorité du langage puisqu'il s'agit de convenir par d'autres moyens que cette adéquation est justifiée. En cela, il emporte une anthropologie implicite où l'homme existe et pratique un monde dont il reconnaît la présence et où le langage est l'*intermédiaire* de la relation aux choses.

---

<sup>1</sup> Nous nous référons plus particulièrement aux travaux de Lukasiewicz, Gödel, Carnap et Tarski quant à la structuration entre les langages ordinaires, symboliques (arithmétique et logique) et les métalangages résultant de l'incomplétude de l'arithmétique et de l'indéfinissabilité de la vérité.

***Deuxième figure: la cohérence et la théorie de la congruence***

Le langage rationnel entretient une relation à lui-même puisque l'auteur y recherche la constance univoque de la définition des termes jusqu'à préférer la syntaxe à la sémantique, soit la règle de pensée qui garantit la cohérence du discours. Cette logique positive témoigne d'une autre figure de jugement qui se concentre sur le pouvoir de contrainte émanant de la rectitude du raisonnement dont la seule cohérence suffit à emporter l'assentiment du fait de la validité des relations logiques internes.

Cette cohérence s'obtient par l'application de la théorie de la congruence, soit la constance de la définition des termes dans une sémantique qui fuit l'imprécision des langages ordinaires en privilégiant la congruence des règles logiques. Celles-ci animent le raisonnement et le rendent indubitable. Ce jugement se préoccupe moins des choses que des mots et de leur agencement pour avoir raison. Cette figure induit une anthropologie particulière d'un être de raison pour lequel les choses ont moins d'importance que les lois qui les gouverne, l'homme y étant une figure abstraite raisonnante et le langage l'*instrument* de la raison.

***Troisième figure: l'adhésion et la théorie du concept***

Le troisième jugement tient à un autre usage du langage qui s'appuie sur un métalangage nécessaire afin de rendre raison des implicites du précédent. Il exprime une croyance, une adhésion, soit l'intuition d'une conception du monde et de soi qui fait vérité en quelques concepts premiers: des principes. Ces maîtres concepts dominent le langage, faisant reflet de cette croyance qui n'a plus besoin de s'exprimer. Il s'agit de la référence non-explicite, de la pensée en retrait, bref, de cette foi qui s'accompagne toujours d'une anthropologie immédiate quant à la nature de l'homme: néant, pure matière, être spirituel, etc., dans une pensée dont beaucoup diront qu'elle est religieuse ou holiste.

Cette adhésion se manifeste dans l'orientation donnée à toute l'expression langagière. Le langage sert une finalité qui le transcende et la vérité n'est pas dans le développement logique des propositions mais dans la puissance expressive qui engage à croire en ces quelques concepts en surplomb qui œuvrent à la manière d'un dessein et dont il s'agit de découvrir le sens par initiations successives, le langage étant le *véhicule* de cette manifestation.

Ces trois figures de jugement déterminent un rapport au langage chaque fois bien différent, *intermédiaire* avec les choses pour les premiers, *instrument* suffisant et autonome pour les seconds, *véhicule*

d'une vérité extralinguistique pour les derniers. A cela, se composent trois valeurs de vérité.

### **3. Les valeurs de vérité**

La vérité s'obtient selon des conventions, du fait de plusieurs conceptions qu'on peut avoir quant à la manière de faire et de dire la vérité. Certains pensent démontrer parce qu'il y a quelque chose à dire de définitif et de certain. D'autres croient que l'avenir n'est pas écrit dans des lois qu'il s'agirait d'accomplir et que le langage comme l'action participent d'un élan créateur qui fait advenir le futur selon leurs engagements. Les derniers conviennent que la falsification, la réfutation et le pouvoir de dire non caractérisent plus encore la pensée qui s'émancipe et s'oppose aux fatalités du temps présent. Cette pluralité des valeurs de vérité est tout aussi irréductible puisqu'il s'agit de décrire, de construire ou de révéler la vérité. Chacune de ces positions exprime un aspect des êtres du langage.

#### ***Première valeur: le vrai et la théorie de la démonstration***

La théorie de la démonstration tient à la puissance de l'affirmation et au pouvoir d'élucidation des concepts. La démonstration prouve et elle établit des vérités certaines et indubitables jusqu'à posséder un caractère coercitif puisqu'il devient inconcevable de s'opposer à l'affirmation véridique. La pratique de cette valeur univoque de la vérité exclut les alternatives où les situations indécidables ou probables. Elle caractérise une science de la précision et de l'exactitude de cette vérité universelle et sans concession à laquelle aspire celui qui procède par cette méthode et qui détermine de l'intérieur que la vérité sera une. Ce langage procédant par affirmation, le langage dit le vrai.

#### ***Deuxième valeur: le probable et la théorie de l'argumentation***

La théorie de l'argumentation est légitime dès lors qu'on admet que le monde et son histoire ne se déroule pas selon un programme prédictible dont chaque mouvement répondrait à une prévision connue avec certitude. Au contraire, l'expérience des incertitudes admet la pratique d'un monde ouvert à des créations qui changent le cours des choses, fondant cette pratique de l'argumentation où le langage lui-même participe de cette liberté d'advenir selon des possibles. La valeur de vérité n'est pas univoque mais plurielle, du fait de toutes ces contingences

futures qui ne se prédisent pas. Cet autre langage procédant par propositions, le langage fait du vrai.

### ***Troisième valeur: le faux et la théorie de la réfutation***

La théorie de la réfutation préfère démontrer le faux soit dénier par falsification des limites d'une théorie. Réfuter est une manière de prouver qui s'intéresse plus à éliminer les vérités du fait de leurs limites, qu'à construire l'une d'elles. Le procédé tient à la maïeutique socratique prise dans son principe même de révéler l'incurie des faux-savoirs en établissant que de nombreuses connaissances n'en sont pas. Cette pratique négative de la démonstration s'accommode d'un doute permanent jusqu'au nihilisme qui peut conclure cette quête de la réfutation où rien ne résiste à ces opérations critiques de déconstruction. Cette valeur de vérité incite à combattre, détruire et dénier la valeur de vérité qui résiderait dans les démonstrations et les argumentations des précédentes. L'opération s'appuie sur un discours qui lui préexiste afin de mener son œuvre par dénégation. Le langage déconstruit.

Selon la valeur, la relation au langage s'en trouve déterminée et ces valeurs de vérité combinées à l'une des figures de jugement constituent autant de positions philosophiques particulières qui manifestent un des êtres du langage et une anthropologie implicite comme nous allons le montrer maintenant.

## **4. La carte des êtres du langage**

Cette carte des pluralités (voir Addenda) articule les trois figures de jugement aux trois valeurs de vérité en neuf régimes de vérité qui caractérisent les êtres du langage et leur anthropologie sous-jacente.

Nous en développerons ici trois pour maîtriser le sens de ces intersections.

### ***L'empirisme et la description, soit premier jugement et deuxième valeur***

Il s'agit de l'intersection entre la figure de jugement de l'adéquation aux objets et la valeur de vérité du probable soit la théorie de l'argumentation. Cette intersection caractérise une position empiriste qui reconnaît aux choses leur particularité et leurs dynamiques propres qui les font évoluer dans le temps sans qu'une permanence ne réduise le langage à dire ce qui est définitivement et éternellement adéquat. L'art de la description s'impose pour que le langage poursuive inlassablement son

œuvre de représentation d'un monde en mouvement au sein duquel les choses évoluent.

Cet être du langage se retrouve dans toute la pensée libérale. Le discours parle des choses, des libertés, des arrangements transitoires. Il se reconnaît une vocation de dialogue où les points de vue nourrissent une volonté de dire ce qui existe, advient et qu'il convient de faire pour agir en bonne intelligence avec cet environnement, en préservant cette liberté de parole qui est en même temps la garante de la liberté d'action. «*La lettre sur la tolérance*» de Locke illustre cette combinatoire à la recherche d'un accord.

***Le positivisme et l'affirmation, soit  
deuxième jugement et troisième valeur***

Il s'agit de l'intersection entre la figure de jugement de la cohérence par congruence et la valeur de vérité du vrai soit la théorie de la démonstration. Cette autre intersection caractérise une position positiviste attachée à la force de l'affirmation rationnelle. La vérité se formalise en un système de pensée cohérent dont la rationalité reproduit l'exigence inspirée des mathématiques. Cette attitude constructive induit que le langage précède le monde en ceci qu'il lui est supérieur en dignité, ayant cette fonction d'ordonner et de soumettre les choses à ses modèles.

Cet être du langage se retrouve chez les constructivistes héritiers de la tradition positive chère à A. Comte et pour lesquels le langage est celui de l'expert et du savant qui sait ce qu'il convient de faire par la science politique dont il est le détenteur. Ce discours parle de normes, de règles, de modèles et d'un assujettissement des choses et des êtres. La construction sociale est l'affaire d'une mise en conformité où la planification ordonne. Le discours se fait directif, injonction, commandement où l'objection est vite soupçonneuse, délictueuse, voire entrave à l'exécution du programme. «*Le catéchisme positiviste*» de Comte est caractéristique de cette intersection.

***Le nihilisme et la négation, soit  
troisième jugement et première valeur***

Il s'agit de l'intersection entre la figure de jugement de la croyance en un concept et la valeur de vérité du faux soit la théorie de la réfutation. Cette troisième intersection illustre une position critique radicale où il s'agit de toujours refuser, réfuter et rejeter avec une croyance en un besoin de liquidation, de remplacement, voire de destruction salutaire. Très loin du dialogue libéral, cet être du langage se

veut subversif, intransigeant parce que l'anarchie est en soi une conquête qui s'exprime dans le désordre même qu'on produit dans l'usage du langage qui n'a pas vocation à décrire le monde ou à construire des cohérences jugées factices.

Ici, l'être du langage est hostile à l'interlocution puisque le langage est un instrument de combat à utiliser selon les circonstances pour contredire, critiquer et de ce fait promouvoir une philosophie politique de l'émancipation, dont l'action prévoit que le discours est en lui-même une révolution. «*Dieu et l'Etat*» de Bakounine témoigne de cette troisième position. Il ne vise pas l'entente mais la révolte.

### **5. L'examen détaillé des trois êtres du langage et de leur anthropologie**

Continuons cet examen par quelques extraits qui ressortent de ces trois œuvres dont les pensées irriguent la philosophie politique des libéraux, des constructivistes et des révolutionnaires.

#### ***La lettre sur la tolérance de Locke***

Écrite en 1686, elle porte sur le principe de considération égale des positions religieuses qui sont indifférentes pour autant qu'on souhaite préserver la paix et concourir à l'intérêt civil soit le bien-être matériel et l'enrichissement. Locke revendique son empirisme et il exprime son anthropologie dans son «*Essai sur l'entendement humain*» où il décrit l'acquisition des connaissances par l'expérience qui est à l'origine de toute l'intelligence humaine. Dans la Lettre, il procède en empiriste. Les concepts et les abstractions sont peu nombreux. Par contre la description des événements et la mise en exergue des exemples servent à montrer, illustrer et enseigner que les choses sont ainsi. Un des traits de ce discours tient à cette narration et aux récits qui témoignent en exposant des expériences que chacun perçoit dans ce langage descriptif ordinaire.

Prenons ici quelques exemples de ce langage où la description incarne l'anthropologie empiriste d'une humanité qui apprend de l'expérience et en tire des enseignements transitoires. L'empiriste s'engage dans l'expression. Il est présent dans l'écriture et y associe le lecteur. L'exemple fait l'économie du raisonnement et de toute sorte de démonstration qui encombrerait l'expression. La langue rapproche des noms et des verbes qui ont tous une part émotionnelle et dont la confrontation produit l'adhésion de bon sens. Les mots soulignés attirent ici l'attention du lecteur en ce sens:

«*J'avoue qu'il me paraît fort étrange (et je ne crois pas être le seul de mon avis), qu'un homme qui souhaite avec ardeur le salut de son semblable, le fasse expirer au milieu des tourments, alors même qu'il n'est pas converti.*» (Locke 1710, 7)

De même, la preuve par l'exemple est exploitée fréquemment pour emporter l'assentiment sans détour par des concepts et des déductions au caractère théorique. Le deuxième extrait souligne un procédé routinier chez Locke où la question contient la réponse dans sa formulation. La question est une dénégation qui tire sa valeur de l'enseignement de l'exemple. Seulement, à chaque fois, Locke n'explicite pas la référence. L'exemple en dispense parce qu'il joue sur l'affection des mots dont le pouvoir émotionnel est utilisé avec art. La description est de ce fait le témoignage de son engagement et le simple fait de le suivre nous fait accepter son point de vue. Son pouvoir de conviction tient à son art de la description qui assume son angle et son refus de la neutralité. Chaque description est en soi un jugement. Soulignons ici les termes qui sont très loin d'une description cherchant la neutralité dans l'exposé des faits. Locke décrit un monde qu'il juge en nous le présentant:

«Pour rendre la chose plus claire par un exemple, supposons qu'il y ait deux Églises à Constantinople, l'une de Calvinistes, et l'autre d'Arméniens. Dira-t-on que les uns ont le droit de *priver* les autres de leur liberté, de les *dépouiller* de leurs biens, de les envoyer en *exil*, ou de les *punir* même de *mort* (comme on l'a vu pratiquer ailleurs), parce qu'ils diffèrent entre eux à l'égard de *quelques dogmes* ou de *quelques cérémonies.*» (Locke 1710, 13)

Sa description est savamment construite et la dramaturgie va croissante, de la privation à la punition, de la liberté à la mort. Un tel droit enfle à chaque expression jusqu'à la démesure et l'effet dispense là encore de longues démonstrations, surtout quand la phrase bascule dans la motivation exposée en une dernière proposition, réussissant à rendre le dogme relatif et détestable sans autre forme de procès. Et le jugement s'insinue avec malice, manifestant la relativité du dogme dans cette répétition du «*quelques*» qui autorise son interpellation en supposant insidieusement que la remise en cause de quelques dogmes n'est pas celle du dogme tout entier, le supposant sécable.

L'attention portée à l'être du langage de Locke montre que l'écriture contient le sens, non seulement dans la signification des mots,

mais dans l'expression et la méthode, dans ce style empirique qui ne saurait, sans se dédire, faire autrement que de raconter et juger ce qu'il voit.

### ***Le catéchisme positiviste de Comte***

Écrit en 1852, l'œuvre se veut didactique et à l'attention de ceux qui participeront à l'avènement de la religion de l'humanité. Elle parachève une œuvre constituée des «*Cours de philosophie positive*» de 1830 à 1842 et du «*Discours sur l'esprit positif*» de 1844. Attentif aux risques de l'excès de matérialisme et d'individualisme menaçant la cohésion sociale, Comte juge nécessaire d'établir cette religion positive au service de l'humanité en éduquant de nouveaux prêtres épris de l'esprit scientifique. Malgré cette intention pédagogique, l'œuvre est pleine de déductions, de concepts et d'affirmations, l'ensemble du discours imposant sa cohérence. Le premier extrait illustre cette prose rationnelle. Outre la sémantique très abstraite, le verbe est distant, neutre, traduisant l'objectivité à laquelle les adverbes ajoutent la pesanteur de l'autorité, ceux-ci soulignant des articulations logiques en renvoyant à des noms de concepts logiques puissants dont système et principe :

«La nature *fondamentale* du régime positif, qui, destiné surtout à discipliner *systématiquement* toutes les forces humaines, repose *principalement* sur le concours continu du sentiment avec la *raison* pour régler l'activité» (Comte 1852, 20).

Là où l'empiriste pratique une langue de l'expérience et de la sensibilité qui attire à son anthropologie, le positiviste s'adresse à la raison par la raison dans un discours abstrait qui suffit à contraindre l'intelligence de celui qui ne saurait céder à d'autres formes de perception d'où ce type d'assertion :

«Le *dogme* fondamental de la religion *universelle* consiste donc dans l'existence constatée d'un *ordre immuable* auquel sont soumis les événements de tous *genres*» (Comte 1852, 41).

Les verbes usités traduisent cette écriture faites d'assertions plus encore que de simples affirmations, soit des énoncés présentés comme vrais sans démonstration. Les propositions rationnelles décrivent ce qui est donné à la manière d'une succession d'évidences. Cette pratique exprime cette préférence pour un mouvement de la pensée qui va des mots aux mots, des principes présentés en des premières assertions, devenant de fait des règles ou des axiomes à partir desquels l'énoncé se

développe en de nouvelles affirmations inférées en toute cohérence dans le respect de règles logiques élémentaires jusqu'à conclure.

L'être du langage chez Comte témoigne que le rationnel prévaut en l'homme comme en son discours. De plus, les entretiens entre la femme et le prêtre démontrent le caractère méthodique, factice, inexpressif de l'entretien construit dans le seul but de renforcer l'exposition de la philosophie positive. Quelques exemples suffisent ici, soit une série des premières phrases de la femme alternant aux exposés du prêtre.

« Ayant ainsi *compris...* / Avant que vous *m'expliquiez ...* / Un tel éclaircissement vous *permet ...* / Il ne me reste, mon père, qu'à vous *demander.*» (Comte 1852, 142, 143, 144).

Ces verbes évoquent tous la nature de ces entretiens qui portent sur l'intellection par la raison: comprendre, expliquer, permettre, et même demander, qui introduit la nuance d'une relation humaine, marquée par sa dimension rationnelle dans ces entretiens où le maître-prêtre enseigne la raison à la femme-élève dans un rapport de subordination pour ne pas dire de soumission.

### ***Dieu et l'Etat de Bakounine***

Ce texte est rédigé au début de la décennie 1870 dans le prolongement de «*L'Empire knouto-germanique et la Révolution sociale*» publié en avril 1871 où il tire enseignement de la guerre franco-prussienne. Socialiste, libertaire, anarchiste et athée, Bakounine milite dans sa prose de combat. Sa langue participe de la révolution et elle est un instrument subversif, provocateur même. Dans une société très attachée à la valeur du passé, tant du fait de l'école romantique et de ses nostalgies que du triomphe de l'idéalisme et de la valeur des antiques philosophies, Bakounine violente ce culte de la valeur de la tradition qu'il juge au contraire suspecte. Et il procède bien par négation et renoncement:

«S'il est même utile, nécessaire, de nous retourner, en vue de l'étude de notre passé, ce n'est que pour constater ce que nous *avons été* et ce que nous devons *ne plus être*, ce que nous *avons cru et pensé*, et ce que nous devons *ne plus croire ni penser*, ce que nous *avons fait* et ce que nous *ne devons plus faire*» (Bakounine 2000, 21-22).

Chaque affirmation est au passé et suivie de sa négation impérative dans un devoir être qui ne dit rien puisqu'il ne fait que dénier. Le passé est annihilé dans le présent qui se construit dans cette œuvre de

négaration et de révolte à laquelle il rend hommage. La révolte agit dans cette négation. Le libre penseur s'émancipe autant qu'il désobéit en se libérant de toutes les autorités dont celles pesantes des traditions. Et le révolté de se faire prédicateur dans le verbe qui incite à l'action, mais celle-ci n'est pas constructive ou édificatrice, pour réaliser quelque chose parce qu'elle n'annonce rien, agissant par opposition pour s'émanciper:

«Ce que *je prêche*, c'est donc, jusqu'à un certain point, la *révolte* de la vie contre la science, ou plutôt le gouvernement de la science.» (Bakounine 2000, 72).

Plus encore que des extraits, toute l'œuvre est marquée par ce procès de la religion, des prêtres, des dieux puis des institutions, de l'Etat au nom de la science, mais la négation va emporter jusqu'aux représentants de la science, s'achevant dans une critique sévère de l'idéalisme éclectique de la tradition universitaire française de l'époque. Cette expression reflète son anthropologie qu'il énonce dès la première page. Mais là encore, il dénie, réduit, détruit parce que l'homme n'est que «*vile matière*»:

«L'homme, avec son *intelligence magnifique*, ses *idées sublimes* et ses *aspirations infinies*, n'est ... / ... *rien que matière*, rien qu'un produit de cette *vile matière*.» (Bakounine 2000, 7).

Et sa méthode se reproduit à l'identique, commençant par des affirmations pleines d'idéalismes et d'humanismes à leur négation qui vient contrarier et contredire ces premières propositions. Le raisonnement n'est pas positif, il s'appuie sur une dialectique par dénégations successives exprimant toute la logique de la réfutation: contredire, renoncer, nier.

Cet examen confirme la pluralité des discours et de leur anthropologie parce qu'il s'agit des êtres du langage et non d'une simple question de style. La variété des langues témoigne déjà d'autant de visions originales du monde et en leur sein les êtres de la langue expriment la liberté de chacun selon l'usage qu'il en fait. Mais quelle est la position du discours scientifique?

## **6. Le discours scientifique sur les discours publics où l'espoir de dire le vrai**

Le discours scientifique porte sa propre anthropologie du fait des limites internes de ses règles et de ses méthodes corrélées à sa prétention

de dire la totalité de la vérité. Deux notions illustrent cette prétention : la *logicisation* et le *néologisme*.

### ***La logicisation***

Elle répond aux impératifs de rationalité: univoque, dénotatif et explicite. Elle s'inscrit dans ses règles syntaxiques: cohérence, congruence, inférence voire correspondance aux objets techniques. Elle vise un texte conventionnel, normatif et de fait véridique en vertu de l'autonomie scientifique et de sa complétude, à la façon d'une équation, par imitation du langage mathématique. Ce discours est d'autant plus conforme qu'il est impersonnel pour sembler objectif et neutre, abstrait pour sembler général et universel.

Cette logicisation a une histoire où la distinction entre l'œuvre scientifique et les autres se concrétise lors de l'avènement de la physique classique et des systèmes philosophiques rationnels dès le 17<sup>e</sup> siècle. Le concept vaut symbole arithmétique. Son ordonnancement dans la phrase reproduit l'exigence de la logique formelle par des termes qui équivalent les opérateurs arithmétiques afin d'exposer des propositions dans une syntaxe rationnelle. Les systèmes philosophiques classiques se construisent selon ces exigences depuis Descartes. Avec Leibniz, la langue devient l'objet d'une quête de perfection en un langage et des symboles épurés des imperfections de la condition humaine. Et les discours théoriques sur le langage dont la linguistique naissent là. Il existe une filiation entre les grammairiens, les logiciens et les mathématiciens jusqu'à Leibniz et Wolff puis le fondateur de la linguistique comparée Bopp<sup>2</sup>. La langue s'identifie à sa grammaire et à sa logique qui en déterminent l'architecture et elle devient l'objet essentiel jusqu'à l'avènement de la logique formelle. Cette évolution caractérise l'histoire de la pensée occidentale où la mathématisation des sciences est la manifestation de la réduction de la pensée à la seule logique. Un exemple:

«Les *critères définitoires* de la *catégorie* confèrent aux *entités* qui la composent un statut de « groupe », présenté comme objectif par l'énoncé d'*évaluations quantitatives* ou de *mesures chiffrées*. L'*appartenance* à la *catégorie* des PMA est *évaluée* à partir de trois *critères* définis sur la

<sup>2</sup> Franz Bopp est l'auteur d'une œuvre colossale: «*Grammaire comparée des langues sanscrite, zend, grecque, latine, lithuanienne, slave, gothique, et allemande*» première œuvre magistrale de grammaire comparée attestant des filiations des langues indo-européennes, s'inspirant de la philosophie symbolique de Christian Wolff, lui-même élève de Leibniz, et auteur d'une logique qui préfigure du discours scientifique dans ses formes futures des logiciens et néo-positivistes.

*base d'indicateurs calculés en dollars, en pourcentages ou en moyennes»* (Dufour 2011, 80).

Comprenons que l'auteur traite ici des PMA, un acronyme technicien, soit des Pays les Moins Avancés, dont chacun appréciera l'impératif d'une telle sémantique et le degré de généralité du propos applicable à tout objet, mais l'autorité scientifique est là au prix de l'involution du sens.

### ***Le néologisme***

Le discours scientifique produit des concepts qui prolongent la production des techniques. Celles-ci deviennent des objets d'expériences et des réalités dont les pratiques induisent une nouvelle sémantique, voire des codifications. La description des opérations et des fonctions et l'invention de concepts censés représenter ces nouvelles réalités remplacent le discours poétique ou le discours existentielle témoignant d'impressions, de sentiments, d'affections, de perceptions, de pratiques et d'usages. La sémiotique, la linguistique, et la logique ont ainsi fabriqué de nouveaux langages abstraits à propos ou à partir du langage ordinaire.

Le néologisme scientifique a deux caractéristiques. Il est *abstrait* et *technique*. Il est *abstrait* et répond à l'impératif d'une détermination rigoureuse et univoque. La mathématisation privilégie des abstractions en termes de fonction à la manière des rapports algébriques qui servent de référence absolue<sup>3</sup>. Ces concepts envahissent le discours scientifique: structure, fonction, système, modèle, équilibre, égalité, opération, axiome, cohérence, critère ou entité. Il est *technique* et consacre les objets créés en des termes experts, des sigles, des acronymes ou des abréviations jusqu'à omettre l'usager. La codification se suffit à elle-même et la technique s'expose selon ses attributs, ses mesures de puissance, de capacité et de dénominations codifiées de composants ou de marques.

La technique s'expose pour elle-même. De fait, ce langage technique et scientifique et ses dérivés technocratiques et bureaucratiques déshumanisent. Il s'invente une autorité par abstraction, une neutralité tout à la fois posture et imposture scientifique comme disait Bakounine à propos du grand danger du gouvernement scientifique et de son discours éloigné de la vie du fait de ses préceptes et de son anthropologie.

---

<sup>3</sup> Cassirer décrit ce basculement: «A la logique du concept générique régi et contrôlé par le concept de substance, s'oppose désormais la logique du concept mathématique de fonction» (Cassirer 1977, 33).

## **7. L'anthropologie scientifique ou la négation des êtres du langage**

Expliquons ces préceptes. Si la quête du discours faisant totalité de la vérité devient l'unique voix-e, elle dénie à l'homme l'expression de lui-même. Elle affirme l'exclusive du modèle scientifique qui déterritorialise et déshumanise le verbe. Ainsi, la logique du discours scientifique emporte ses auteurs en vertu de ses préceptes. Ceux-ci provoquent ce retrait de l'humain au bénéfice de l'exécution de procédés qui éliminent l'homme de son propre langage, comme si ce dernier se substituait à lui, l'humain s'inclinant devant l'exigence de dire la vérité selon ces préceptes logiques jusqu'à la séparation et la dissociation entre science et humanité.

### ***Premier précepte: Confondre objectivité et subjectivité***

Cette confusion conduit au triomphe du principe de raison et à sa domination par l'extension du langage mathématique se substituant aux autres langues selon les termes d'Heidegger réduisant toute chose à sa seule calculabilité:

«Tout cela ... .. a sa source dans la dispensation de l'être comme objectivité pour la subjectivité de la Raison... .. Les prétentions de cette dernière à la domination déclenchent la Computation universelle et totale qui réduit toute chose à une quantité calculable » (Heidegger 1983, 182).

Si l'homme est la mesure de toute chose au travers de l'arithmétisation qui est la seule science vraie, alors aucun autre langage ne peut rivaliser. Il faut uniquement *calculer*.

### ***Second précepte: Associer neutralité et réification***

Cette association exige une méthode dénuée de tout jugement au profit de la production d'une pensée réifiée dans des procédures abstractives selon les termes de Lukacs détruisant toute aptitude à la création, à la critique ou à la révolte:

«Les méthodes des mathématiques et de la géométrie, la méthode de la construction, la méthode de la création de l'objet à partir des conditions formelles d'une objectivité en général, puis les méthodes de la physique mathématique, deviennent ainsi le guide et la mesure de la philosophie, de la connaissance du monde comme totalité» (Lukacs 1974, 143).

Si l'homme rationnel est l'unique producteur du savoir, alors la raison instrumentale dicte l'obligation de la dislocation du sujet connaissant. Il faut nécessairement *aliéner*.

***Troisième précepte: Imposer affirmation et norme***

Cette rhétorique de la science réfute tout questionnement des axiomes et des principes et elle impose ses conventions qui deviennent autant de normes de l'expression d'un savoir toutefois infondé selon les termes de Whitehead où les détenteurs de la norme éliminent les incrédules:

«La science resta fidèle à ses origines. Elle demeurera avant tout une réaction antirationaliste, se fondant sur une foi naïve. Elle a emprunté sa dialectique aux mathématiques ... .. La science répudie la philosophie. En d'autres termes, elle ne s'est jamais souciée de justifier sa foi ni d'expliquer son sens» (Whitehead 1994, 33).

Si l'homme est moderne et scientifique, alors jamais il n'interpelle les évidences normées du savoir scientifique. Il faut impérativement *exclure*.

***Quatrième précepte: Viser universalité et abstraction***

Cette intention scientifique dépossède l'humain des limites de sa condition et le convainc de son pouvoir de dire l'universel par l'énoncé abstrait qui libère des contingences. Cette assertion professe une intention dont Bakounine critique l'imposture:

«Le monde des abstractions scientifiques n'est point révélé; il est inhérent au monde réel, dont il n'est rien que l'expression et la représentation générale ou abstraite. Tant qu'il forme une région séparée, représentée spécialement par le corps des savants, ce monde idéal nous menace de prendre, vis-à-vis du monde réel, la place du bon Dieu» (Bakounine 2000, 76).

Si l'homme accomplit le savoir absolu, alors il méprise la vie et néglige le particulier au profit de la simplicité univoque du concept. Il faut absolument *purifier*.

*Calculer, aliéner, exclure et purifier* sont les impératifs de ce langage. Leur application met l'humain en position d'exécuter et d'être exécuté. Or l'exécution signifie que sa réalisation achève un travail de façon définitive, complète et irréversible dans ses intentions. Le discours

scientifique exprime fidèlement le principe de parcimonie soit cette monotonie fatale, selon l'expression de Feyerabend, d'un style de discours érigé en dogme par la terreur de sa simplicité et le refus de l'expression de notre humanité dont la diversité est un accident. Cette science exécute l'être et par cette privation déshumanise dès lors qu'on adopte ses préceptes. Sa méthode est l'être de son langage et elle impose cette anthropologie négative, obligeant au sacrifice de l'homme. Cette opération se fait au nom d'une conception particulière de l'objectivité et de la foi en l'abstraction inductrice de l'arrachement de la condition humaine, contre toutes ces considérations sensibles et affectives de l'existence ordinaire, pour qu'advienne ce nouvel être déconditionné des soupçonneuses aliénations de sa condition.

Toute la démarche de mathématisation et le style qui s'ensuit sont issus de la pensée philosophique des modernes et ils sont construits à partir de ces préceptes dont l'anthropologie sous-jacente est cette inhumanité glorieuse et croissante par l'abstraction libérée des subjectivités. L'éradication du vivant est inscrite dans les procédés de la logicisation et de l'arithmétisation du langage. Ainsi, ils ne font pas exception à la condition d'être du langage décrite précédemment. Leur neutralité apparaît telle une limite trompeuse dès lors que nous adoptons d'autres positions. Elle détermine un cadre de référence dans lequel la totalité de la vérité doit se construire, alors qu'elle est elle-même dénuée de tout fondement qui la rendrait intrinsèquement et définitivement supérieure.

En effet, terminons en précisant la limite de cette position. Le discours scientifique tient sa pertinence du fait de la séparation des mots, des êtres et des choses. Cette dissociation du langage et du sujet prétend accomplir une œuvre d'objectivation, pensant se départir des croyances qui animent pourtant sa propre expression. Cette renonciation est possible, temporaire, mais elle est aussi illusoire parce que la séparation est *in fine* une relation négative qui associe négativement l'être et la parole. Or, nous réalisons dans le langage ce choix d'expression de nos intentions, fussent-elles celles d'une dissociation de l'être et de la parole parce que l'auteur habite ce qu'il dit, même quand il y renonce. La logique naturelle nous a aidés à le comprendre.

C'est pourquoi étudier les discours publics pour les connaître et les enrichir de la pluralité des desseins de chacun ouvre d'autres horizons en termes de méthodes parce que cette dissociation est restrictive comme le sont chacune des positions de la carte des régimes de vérité prise dans leur prétention à l'exclusive. Mais celle de la science domine notre histoire contemporaine. Elle nous fait être les jouets d'une entreprise de

désincarnation du langage en un simple code; pratiquant une sorte d'éviscération du discours public. Affirmer que le monde et les discours seraient réductibles en des événements prévisibles et calculables selon l'expression de Weber est une position, en aucun cas la vérité. Cette réification du langage qui liquide l'individualité par des préceptes subordonnant la raison à son seul formalisme fait courir le risque d'une involution destructrice des sens et significations. Réduire la raison à cet objet méthodique jusqu'à en faire l'instrument, voire l'ustensile servile exécutant la méthode est un simple choix. Alors, ouvrons le jeu et profitons de la carte des êtres du langage.

Chacun de ces êtres du langage véhicule une conception de l'homme. Il appartient donc à chacun d'agir en homme libre, en s'interrogeant sur sa méthode et son propre langage. Et la limite de chacun de ces êtres du langage invite peut être au voyage et à l'exploration de différentes positions car une méthode n'est pas la vérité. Nous suggérons ici d'imaginer d'autres méthodes, d'autres préceptes voire d'en changer. Pour ne pas reproduire des formes engageantes mais aussi limitantes d'un langage, il faut s'interroger et élargir le champ des possibles. Là est notre liberté d'habiter une ou plusieurs positions soit d'explorer parce que la pensée est aussi liberté de mouvement.

## **Références**

- BAKOUNINE, Michel. 2000. *Dieu et l'Etat*. Paris: Edition Mille et une nuits.
- BALLY, Charles. 1909. *Traité de stylistique française*. Heidelberg: C. Winter.
- CARNAP, Rudolph. 1934. *La syntaxe logique du langage*. Vienne: Julius Springer.
- CASSIRER, Ernst. 1977. *Substance et fonction*. Paris: Les éditions de Minuit.
- COMTE, August. 1852. *Catéchisme positiviste*. Paris: Editions du Sandre.
- DORNA, Alexandre. 1995. *Les effets langagiers du discours politique*. Paris: Hermès n°16 CNRS.
- DUFOUR, Françoise. 2011. "Le sigle comme modalité de dissociation énonciative. Le cas des alternances d'usage PMA / Pays les moins avancés", *Revue Mots Les langages du politique* n°95: 75-87.
- GHILS, Paul. 2014. *Le langage est-il logique?*, Louvain-la-Neuve: L'Harmattan-Academia.
- GRIZE, Jean-Blaise. 1995. *Argumentation et logique naturelle*. Paris: Hermès n°15 CNRS.
- GUSDORF, Georges. 1952, *La parole*. Paris: PUF.
- HEIDEGGER, Martin. 1983. *Le principe de raison*. Paris: Editions Gallimard.

- LOCKE, John. 1686. *Lettre sur la tolérance*. Paris. (Traduction J. Le Clerc - 1710).
- LUKACS, Georg. 1974. *Histoire et conscience de classe*. Paris: Editions de Minuit.
- LUKASIEWICZ, Jan. 2000. *Du principe de contradiction chez Aristote*. Paris: L'éclat.
- MATHIS, Gilles. 1997. *Stylistique et discours scientifique*. Paris: ASp.
- MEYER, Michel. 1995. *De la problématologie*. Bruxelles: Pierre Mardaga Editeur.
- PERELMAN, Chaïm, 2008. *Traité de l'argumentation*. Bruxelles: Edition de l'université.
- PICARD, Georges. 2014. *Penser comme on veut*. Paris: Editions Corti.
- PONTOIZEAU, Pierre-Antoine. 2014. *Libérer la parole politique*. Paris: Embrasure.
- PONTOIZEAU, Pierre-Antoine. 2015. Langages ordinaire, formalisé et métalangage: la révélation de la pluralité. *Argumentum. Journal of the Seminar of Discursive Logic, Argumentation Theory and Rhetoric* 13(1): 26-52.
- SALAVASTRU, Constantin. 2007. *Logique, argumentation, interprétation*. Paris: L'Harmattan
- VIGNAUX, Georges. 1976. *L'argumentation: essais d'une logique discursive*. Genève: Droz.
- WHITEHEAD, Alfred North. 1994. *La science et le monde moderne*. Paris: Editions du Rocher.

### ADDENDA. La carte des pluralités (Pointoizeau 2014, 102)

